

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 53 (1915)  
**Heft:** 37  
  
**Artikel:** Servez-vous ?  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-211520>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Etrennes.** — C'était au Nouvel-An. Un facteur s'adressant timidement à un rentier de notre ville, lui disait :

— Je crois que monsieur a oublié mes petites étrennes, cette année.

— Oh ! voyez-vous, mon ami, ce que je vous donnerais serait si peu de chose, qu'il n'en vaudrait vraiment pas la peine.

**Des goûts et des couleurs.** — Une jeune ouvrière blanchisseuse comparait devant le tribunal.

— Répondez au Tribunal, dit le président. Vous rougissez ?

La jeune fille, naïve :

— Non, monsieur, je blanchis !

## PLUIE ET BEAU TEMPS

Qu'on ne désire savoir d'avance le temps qu'il fera ?

Encore que l'homme ne fasse pas le temps, et c'est fort heureux, certes, on peut pardonner à son ambition de le prévoir.

Le degré de scintillation des étoiles semble être un excellent pronostic sous ce rapport, si nous en croyons feu M. Ch. Dufour, de Morges, et M. Montigny, à Bruxelles. Ces deux savants se sont spécialement occupés de cette question, et les travaux de notre compatriote sont considérés comme classiques.

Qu'est-ce que la scintillation ? Une succession de changements de couleur et d'éclat qui se manifestent ordinairement pour la plupart des étoiles fixes. Ce phénomène n'est du reste pas spécial aux étoiles. Toute lumière assez petite et suffisamment éloignée peut scintiller ; c'est ainsi que les becs de gaz scintillent lorsqu'on les voit à grande distance.

La présence de l'air est nécessaire à la production de la scintillation : aussi comprend-on que toutes les modifications de l'atmosphère influent sur l'intensité de ce phénomène.

Voici, en effet, ce qu'on constate : la scintillation est moins forte pour les étoiles rouges que pour les étoiles blanches ; elle est d'autant plus vive que l'étoile est plus près de l'horizon, car alors la couche d'air traversée est très épaisse ; la scintillation augmente fortement avant la pluie, et c'est surtout la couleur bleue qui domine. Si, au contraire, on constate une faible proportion de bleu dans la succession des couleurs, on peut prévoir une période sèche. L'expérience, en bien des cas, a confirmé les prévisions.

Voilà donc un moyen simple et à la portée de tous pour prédire les changements de temps. Chacun peut en vérifier la valeur.

**Record de patience.** — La guerre on l'a vu, a provoqué des expressions et locutions nouvelles. On en a déjà cité bon nombre. Il en est une encore, à laquelle vient de donner naissance la longanimité extraordinaire des Etats-Unis à l'égard de l'Allemagne, qui semble s'amuser comme le chat d'une souris, avec ce bon M. Wilson, au grand dam de la vie des administrés de ce dernier.

On ne dira plus, désormais, une patience de « d'ange », une patience de « saint », la patience de « Job », mais : une patience « à la Wilson ».

**Servez-vous ?** — Un riche financier persécutait Louis-Philippe de ses demandes, pour en obtenir un titre de noblesse.

— Mon cher monsieur, lui dit un jour, d'un air bonhomme, le roi, poussé dans ses derniers retranchements, pourquoi tenez-vous tant à me faire mettre ma chancellerie en mouvement ? Ce titre que vous voulez me faire donner, qui vous empêche de le prendre ?

## FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

### LES ANES DOUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

FIN

Le lendemain, chacun fut fort ébahi de voir la grande nation s'entretenir familièrement avec Louis Bernard. Ils se rendirent ensemble chez M. Marlet. Celui-ci les reçut d'abord assez mal. Depuis quelque temps, son entrepense lui faisait débourser de si grosses sommes, qu'il ne lui était plus possible de fermer les yeux ; sa ruine avançait à grands pas. Pour se distraire, Marlet avait recommencé à passer sa vie au cabaret ; son humeur n'en devenait que plus sombre et plus chagrine.

Cependant, lorsque M. Brocard lui eut dit ce qui les amenait, lorsqu'il eut montré clairement que, dans toute l'affaire, lui seul était coupable, M. Marlet ne put se dispenser de faire un peu meilleure mine à Louis. Il déclara que, puisqu'il en était ainsi, il le reprenait à son service. Mais ce n'était pas ce qu'on voulait. M. Brocard se hâta d'ajouter que son ami entraînait dans les bureaux du chemin de fer de l'Ouest. Quinze cents francs d'appointement, dit-il, sans avoir l'air d'y mettre beaucoup d'importance, mais assez distinctement pour que l'on y prit garde. En effet, Marlet dressa l'oreille.

— Et qui donc lui procure cette place ? demanda-t-il.

— C'est moi.

— Vous... diable !... apparemment parce qu'il vous a fendu la tête.

— Comme vous le dites.

— Tiens, tiens ; alors je regrette de ne pas avoir connu plus tôt votre manière de payer les gens. Quinze cents francs pour un coup de poing !... fichtre ! je n'avais qu'à manœuvrer ma perche pendant dix minutes et je passais net millionnaire. La fortune m'échappe, c'est jouer de malheur. Mais peut-être me permettez-vous de réparer le temps perdu. Hein ?

Charmé de son esprit, Marlet partit d'un grand éclat de rire. M. Brocard eut assez de finesse pour en faire autant. Dès lors, la cause était gagnée. Peu à peu la conversation s'engagea ; on parla de tout, et de fil en aiguille on arriva à Rœseli.

— Elle se porte bien ? demanda notre Français.

— A merveille, prête à vous servir.

— Une aimable fille.

Marlet cligna de l'œil d'un air malin.

— Oui, surtout lorsqu'elle vide sa cuvette.

— Et qu'elle aveugle son oncle, répliqua M. Brocard.

— Par exemple, vous m'avouerez que la douche était pour vous.

— Qui sait ?

— Vous en doutez ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, tentez l'aventure une seconde fois.

— Soit ;... mais non ; bon gré, mal gré, il faut que j'en convienne, j'ai été battu et rondement, par vous tout d'abord, puis surtout par votre nièce ; aussi ai-je renoncé à lui faire des propositions de mariage, pour moi, du moins.

— Vous dites ?

— Que Louis Bernard, ici présent, brûle de vous demander la main de mademoiselle Rœseli ; mais comme sa timidité l'en empêche, je me suis constitué son organe.

M. Marlet ne sut pas au premier moment si son interlocuteur plaisantait encore, mais l'air embarrassé de Louis lui prouva qu'il n'en était rien. Quoi qu'il ne pût en aucune manière disposer de sa parente, la démarche faite auprès de lui le flattait. Si Rœseli acceptait, c'était chose arrangée ; on écrirait dans le canton de Berne.

— Voyons, mon garçon, du courage, continua M. Marlet. Avec votre nouvelle place, vous faites un parti fort présentable ; votre tournure n'est point mal ; j'ai idée que ma coquine de nièce a bien su le remarquer. Nous saurons ce qui en est. Venez avec moi, je vous conduirai dans sa chambre ; mais n'allez pas y rester trop longtemps, les tête-à-tête sont dangereux.

Le maître disait *vous* à son ci-devant domestique. Quinze cents francs d'appointements, ce n'est pas rien.

Louis Bernard entra en tremblant dans la petite chambre. Rœseli était près de la fenêtre, occupée à coudre. Pauline était couchée à ses pieds, les pattes en avant et le museau sur le plancher. — Et le gros dogue entendit beaucoup de choses ce jour-là ; mais comme il ne les a jamais répétées, je dois me taire ainsi que lui.

Six semaines plus tard, quatre jolis chars à l'allemande, placés à la file les uns des autres, étaient arrêtés devant la maison de M. Marlet. Les chevaux enrubannés piaffaient d'impatience, et ce n'était qu'avec beaucoup de peine que leurs conducteurs en gants blancs parvenaient à les faire rester en place. Mainte fenêtre s'était ouverte, et les gamins accourus de toute part se pressaient, se donnaient des coups, voulant tous voir de plus près. Enfin la porte d'entrée s'ouvrit, et la mariée apparut sur le seuil au bras de son père, un gros Bernois, qui était venu pour la circonstance.

Oh ! qu'elle était charmante, la blonde Rœseli, dans son costume tout neuf, avec la couronne de fleurs d'oranger ! Elle baissait timidement les yeux pour se soustraire à l'indiscrète curiosité du public, mais ses longs cils n'en ressortaient que davantage. Au moment de monter en char, une rougeur inaccoutumée se répandit sur sa douce figure, elle inonda son cou, puis fut se perdre sous sa blanche chemisette. — Louis Bernard suivait, soutenant sa mère qui rayonnait de plaisir. Venait ensuite Jenny Perrin, l'amie de noce, et M. Brocard, son compère. Un joli couple, je vous assure, fringant et plein de gaité folle. Derrière eux, maître Marlet, sa femme, Jenny Perrin la mère, son mari, suivis de quelques invités. Toute la société avait pris place sur les quatre chars à bancs ; chacun était installé, on pouvait se mettre en route. En avant ! Les chevaux partirent au grand trot, en faisant retentir sous leurs pas le pavé d'Ouchy. Ils secouaient fièrement leurs belles crinières, relevaient le cou et hennissaient d'aise. Ils semblaient comprendre que c'était jour de fête. — Les grelots tintaient joyeusement, les chars roulaient, roulaient, hup, hop ! et derrière eux s'élevait un nuage de poussière.

Comme on allait arriver à l'église, la troupe des ânes de M. Marlet apparut soudain. Elle accomplissait sa course habituelle. Le domestique qui, un an auparavant, avait succédé à Louis Bernard, reconnut la compagnie. Il fit ranger ses bêtes au bord du chemin, puis, ôtant son bonnet, il le lança en l'air et poussa trois joyeux hurra.

Le dernier char venait de dépasser la Grise, qui marchait devant comme par le passé. Le domestique fit claquer son fouet.

Et les quinze bourriques, d'un pas grave, mesuré, tête baissée et l'échine creuse, gravissaient la montée d'Ouchy.

**Au pire.** — A l'école, pendant la récréation, deux élèves se prennent de querelle.

— Tu sais, j'aurais bientôt fait de t'envoyer un coup de poing sur la figure ; mon père est professeur de boxe.

— Eh bien ! et moi, donc !... Le mien est candidat !

**Entre époux.** — Madame. — Je me creuse la tête...

Monsieur, interrompant. — C'est pour cela qu'elle est vide !

**Un sucre bien « affané ».** — M<sup>me</sup> X..., qui frise la cinquantaine et qui n'est pas une Vénus, passait sur Montbenon en jouant avec son petit chien :

— Si tu m'embrasses, disait-elle à son caniche, tu auras ce morceau de sucre.

— Eh bien, fait un gamin qui revenait de l'école, elle ne le donne pas pour rien, son sucre !

➡ Voir illustration en 4<sup>me</sup> page.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>ie</sup>.